

CHAPITRE 44

J'HABITE À LA RUE DU PRIEURÉ... JE REPRENDS PEU À PEU PIED ET MARQUES...

En vue de l'aménagement de mes nouveaux locaux, j'avais obtenu de la régie la somme de quinze mille francs.

Par mesure d'économie, le budget n'étant pas vraiment consistant, j'engageai les Albanais du coin dont le chef de tribu semblait sympa... en tout cas au début. J'aurais pourtant dû me méfier de l'absence de plumes sur sa tête...

Ces «indiens», ou drôles d'oiseaux à plumes sur tête, étaient issus de différents corps de métiers. Certains semblaient toutefois plus talentueux que d'autres.

J'ai donc commencé par la réfection des parois et plafonds.

Ainsi, une douzaine d'ouvriers s'affairèrent à préparer les surfaces à peindre en bouchant les trous, enlevant toutes les câbleries, plinthes, avant d'enduire les surfaces, murs, tuyauteries et autres d'une couleur saumon.

Le résultat fut à la hauteur de mes espérances.

Puis ce fut le tour du soi-disant «spécialiste» en parquets.

C'est alors que tout commença à se gâter.

L'abruti me posa la sous-couche à l'envers et, non content de cela, exigea que j'augmente ses gages, faute de quoi, il cesserait tous travaux.

Erreur fatale! Il ne faut jamais tenter de faire «chanter», contre sa volonté, un chanteur professionnel, jamais. Je l'ai viré sur le «parquet», enfin sur-le-champ.

Puis intervint «l'installateur sanitaire» qui devait me poser une douche.

... l'horreur... le chantier ressemblait à Pristina après un bombardement. Tout était posé à l'envers du bon sens.

Je demandai des comptes au chef de la tribu, qui n'avait toujours pas de plumes et qui tenta dans sa colère de me «plumer...». Peut-être voyait-il là une opportunité d'en porter enfin une...

Il se mit dans une colère telle –signifiant par là son malaise mais plus encore sa culpabilité de n'être à la hauteur de mes attentes, et encore moins des promesses faites – qu'il me fallut croasser plus fort que le Croate pour tenter de le calmer. Nous nous séparâmes «mauvais amis» et ne fumâmes jamais le calumet de la paix. Nous partîmes chacun de notre côté à tire d'ailes avec nos tomahawks et rejoignîmes nos typiques tipis respectifs...

Je me suis trouvé avec mon chantier inachevé... c'était l'horreur... j'avais eu l'intelligence de ne pas le payer à l'avance. J'avais cependant réglé le peintre.

Je me retournai alors vers un gentil Portugais. L'homme me fit rire d'emblée, car à mes préoccupations exprimées comme suit au téléphone: «Bonjour Pinto, j'ai d'énormes problèmes»... il me répondit du tac au tac «... ça tombe bien, car je n'ai que des solutions...».

L'excellent maître d'œuvre transforma un chantier de guerre en une superbe surface boisée, simplement par son professionnalisme et son extrême gentillesse ... Merci Pinto pour la gratuité des plinthes que mes plaintes suscitèrent...

Les sanitaires quant à eux furent sauvés par les soins d'un Arabe faisant preuve d'une efficacité inversement proportionnelle aux prix pratiqués.

J'ai enfin terminé avec Olivier Pellarin pour ce qui concernait le revêtement des parois murales de ma douche et la pose de la porte de celle-ci.

Aussi, fin de l'an de grâce 1999, ai-je pris possession de mon nouvel antre une fois ce chantier international achevé.

J'invitai quelques amis que je croyais encore avoir à festoyer en ma compagnie dans mon nouvel habitacle... mais il ne vint quasiment personne.

* * *

A cette époque, j'avais rencontré Christiane. Elle travaillait comme assistante du TJ à la TV suisse romande.

C'était une rousse intelligente, très sensuelle, égoïste et à l'équilibre psychique plus que précaire. Elle n'aurait sûrement pas été le modèle idéal pour le peintre Raphaël.

Elle m'a tout de même aidé dans mes aménagements et contribua à me stabiliser quelque peu, affectivement.

Très vite pourtant, je lui reconnus des comportements ressemblant étrangement à ceux par trop effrayants de Claudine, consistant en de brusques changements d'humeur avec forts accès de colère suivis de violences physiques.

Je n'ai pas attendu qu'elle se confirme dans ses attitudes pour la quitter.

En plus, elle pouvait sombrer dans sa névrose typiquement féminine et des accès de vulgarité au cours desquels elle hurlait dans tous les bistrot et à qui voulait bien l'entendre: «... je veux qu'on me baise... je veux qu'on me baise...». Je ne suis pas prude mais il y a des limites à ne pas franchir. De plus, je me dois de défendre ma réputation d'autant que je ne supporte plus ce type de femelles aux comportements plus qu'excessifs et néfastes.

Enfin, je ne veux plus jamais revivre ce que m'a fait endurer Claudine.

* *
*